

XYZ. La revue de la nouvelle

Le prisonnier

Émile Vigneault



Numéro 113, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68353ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigneault, É. (2013). Le prisonnier. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (113), 59–62.

Le prisonnier

Émile Vigneault

J'OUVRE UN ŒIL, puis l'autre. C'est le matin, un matin comme tous ceux qui l'ont précédé depuis mon incarcération et comme tous ceux qui le suivront jusqu'à ma mort. Je m'étire, je bâille et jette un regard qui se veut le plus indifférent possible à travers les barreaux serrés de ma cellule. Un gardien passe rapidement, bientôt suivi par un visiteur à l'air abattu qui traîne par la main une petite fille blonde. L'enfant darde sur moi ses grands yeux aux reflets azurés, fixant avec insistance mon costume rayé. Je fais comme si je n'avais rien remarqué et avale quelques bouchées de l'affreuse pâte gluante qu'on nous sert deux fois par jour. La fillette détourne finalement son regard de ma personne, et celui que j'imagine être son père l'entraîne prestement vers un autre détenu.

Tous les jours, des tas de gens comme ces deux-là passent devant ma cellule. Chaque fois, je tente de me faire inintéressant et blasé, je ne les regarde presque jamais et, quand je le fais, c'est toujours pour leur exprimer l'ennui profond, teinté de mépris, qu'ils m'inspirent. Je m'arrange pour qu'ils aient l'impression que je ne les vois pas, que lorsque je pose les yeux sur eux, c'est purement par hasard et que, pour moi, ils sont insignifiants, inexistants. C'est ma petite vengeance personnelle contre cette société injuste qui a voulu, il y a des années de cela, donner l'exemple en m'emprisonnant. Je lui fais croire que ce châtiment m'indiffère, que tout ce qu'elle m'a fait et pourrait encore me faire ne m'affecte d'aucune façon. Je ne leur offrirai pas le plaisir de me voir me lamenter, crier, griffer les murs et secouer les barreaux. Non, je veux qu'en m'apercevant, ils pensent que je leur fais une fleur en restant enfermé ici, que je pourrais m'en aller n'importe quand. Je veux qu'ils se sentent comme si c'étaient eux les accusés et moi le juge. Bien sûr, ce n'est pas le cas. Je suis emprisonné, eux sont libres, tellement libres qu'ils ne le savent pas. Ou 59

peut-être sont-ils encore plus mal lotis que je ne le suis, qui sait ? Après tout, moi, j'ai au moins des murs et des barreaux à haïr, alors qu'eux n'ont en guise de mur que la paroi de leur crâne, et à la place de barreaux, un univers trop grand, trop vide. Quelle tragédie, vraiment, que de vivre comme nous l'entendons dans un monde où rien ne compte. Et pourtant, je sais au fond qu'il n'en est rien, qu'il vaut cent fois mieux vivre en liberté une existence absurde dans la misère la plus noire que d'être enfermé ici, logé, nourri et en sécurité, à regarder le temps se moquer de moi, sombre bouffon qui n'en finit jamais de me narguer. Une partie de moi, profondément enfouie, encore vierge du joug carcéral, me susurre toujours à l'oreille la douceur du vent, la caresse de l'herbe, le souffle encore frais de soirées qui n'ont peut-être jamais existé, comme un rêve flou, si ténu et pourtant si inaltérable. Vraiment je n'arrive pas à les plaindre, ceux du dehors.

Me voilà maintenant bouillonnant et furieux ; contre la prison, contre le passé, contre les gens libres, contre moi-même aussi. À force d'être seul, j'en suis venu à m'insupporter moi-même à tel point qu'il m'arrive d'avoir de longues et violentes disputes tout seul, et même de ne plus me parler pendant plusieurs jours. Dans l'état de délabrement psychologique dans lequel je stagne, il suffit de presque rien ; une mouche entrée accidentellement dans ma cellule ou encore un simple nuage passant dans le ciel suffisent à me plonger dans un abîme de réflexions confuses et d'émotions disproportionnées. Je suis devenu fou, mais au point où j'en suis, ça vaut peut-être mieux. Un jour, je serai probablement assez fou pour ne pas me souvenir qu'il y a quelque chose en dehors de ma cellule, et je serai simplement heureux d'être en vie, de n'avoir ni faim, ni froid, ni mal... Mais ce jour n'est pas arrivé, et, aujourd'hui, j'ai encore besoin de marcher pour continuer à supporter ma vie.

Mes journées s'écoulent avec une monotonie incroyable. Ici, excepté manger et dormir, il n'y a pratiquement rien à faire pour me distraire et m'empêcher de sombrer définitivement. Alors, pour survivre, je marche tous les jours de long

en large devant la porte de ma cellule. Je parcours inlassablement le même court trajet entre les deux murs de béton gris, encore et encore, jusqu'à ce que les barreaux me paraissent flous, jusqu'à ce que je m'oublie moi-même pour m'abandonner au bruit de mes pas qui semblent résonner depuis l'éternité sur le sol froid et dur. Mes respirations, mes pensées et mes battements de cœur sont happés par le tourbillon hypnotique de mes allers-retours. Je m'abandonne totalement à ce va-et-vient vide de sens. Ma transe se prolonge longtemps, si longtemps que les murs semblent valser autour de moi, ils se parent doucement de couleurs exotiques alors que de ce délicat maelström kaléidoscopique émane comme une musique diffuse et enivrante. Il n'y a plus de haut, plus de bas, plus de murs, plus de barreaux, plus de prison, plus de liberté, plus de moi, je ne suis plus qu'une pierre parmi les pierres.

Le soir venu, je m'arrête à contrecœur, exténué par cette gymnastique débilante à laquelle je m'astreins depuis tant d'années qu'elle me paraît maintenant plus réelle, plus tangible que tout le reste. Retour à cette existence chtonienne qui est la mienne, retour à mon quotidien grotesque, abrutissant, qui semble vouloir s'étirer indéfiniment. Et si d'aventure, par quelque hasard insensé dont la vie a le secret, la porte s'ouvrirait enfin et qu'on me laisse libre de sortir, le ferais-je vraiment ? En toute honnêteté, je l'ignore. Je suis ici depuis si longtemps que j'ai oublié tout ce qui fait la vie réelle. Comment manger, marcher, dormir, boire, communiquer ? Comment vivre par soi-même, en somme ? Je ne sais plus, je n'ai peut-être jamais su. La triste vérité, c'est que je n'oserais probablement pas sortir, je resterais debout à regarder ce monde étranger en attendant qu'un gardien referme la porte. On m'a brisé totalement, on m'a tellement déconnecté de la réalité que la liberté n'est plus pour moi qu'un délétère fantôme ; je ne suis plus un être prisonnier, je suis lentement devenu un prisonnier, point.

J'ingurgite sans appétit un peu de la nouvelle ration de bouillasse infecte qu'on a déposée dans un coin de mon petit pandémonium bétonné sans que je m'en aperçoive. Puis je 61

me couche. Je n'ai pas vraiment sommeil. Je désire seulement tromper l'ennui encore quelques secondes en changeant de position.



Un autre jour est mort, goutte d'eau amère dans l'océan fade de ma vie absurde. Mon regard glisse vers les rayures noires de mon costume. Une lassitude profonde me tord les tripes. Je me mets à penser à ma propre mort. Il n'y aura pas de funérailles, et personne pour me regretter, me pleurer, ou même se souvenir de moi. Je n'aurai pas de tombe, et aucune épitaphe excepté, peut-être, un nom dans un registre. Non, même pas un nom, tout juste un matricule, semblable à celui que l'on peut lire en grandes lettres noires sur le panneau au devant de ma cellule : *Panthera Tigris Bengali* (Tigre du Bengale), Jardin zoologique de Londres.